JULES BRETON 1827–1906

Jeanne : La petite ferme

C’est l’Artois, doux pays; une plaine; un village
Et son canal sous bois, son chemin de halage,
Ses bateaux longs et bruns qui sentent le goudron
Et qui glissent, poussés par le lent aviron,
Si paresseusement qu’ils laissent moins de moire
Sur l’eau que le ramier d’azur qui vient y boire;
Des oiseaux et des fleurs parmi les bois épais
Endormis dans la brume et la sereine paix;
Des trembles frémissants sur cette onde indolente
Qui baigne, à fleur de terre, un gazon plein de menthe
Et doucement se traîne à l’ombre, sans un pli :
Voilà tout. Loin du monde, un monotone oubli,
Sous les saules en pleurs, sur le velours des mousses,
S’y mêle au cordial parfum des jeunes pousses.

Au bout d’un chemin vert d’ortie et de plantains
Qui conduit vers la rue à travers les jardins,
Sur le bord du village, une humble métairie,
Dans un petit enclos, s’ouvrait sur sa prairie.

Le toit de la maison commençait à ployer
Sous l’âge et s’abritait à l’ombre d’un noyer
Avec son chaume noir tout fleuri d’herbe grasse.
Ce logis, revêtant je ne sais quelle grâce,
Quel charme d’innocence et de simplicité,
Exhalait un air pur d’honnête pauvreté.

Près d'une mare brune, au pied rougi d'un aune,
Le tournesol ouvrait sa grande étoile jaune,
Astre mélancolique au doux rayonnement.
Le paysan, toujours, aimera tendrement
Ce soleil de la glèbe, esclave de la terre,
Qui, fidèle, poursuit d'un regard de mystère,
A travers l'infinie et claire profondeur,
Le céleste Soleil, l'éternelle Splendeur.

Au milieu de l'enclos, dans un bourbier liquide,
Des canards, ces gloutons au gésier intrépide,
Dans la boue étouffaient leurs concerts nasillards,
Ou bien, ouvrant le bec, dressant leurs cous braillards,
Se dandinaient, trottant et vibrant de la queue.

Sous l'aune et le noyer, comme une cendre bleue,
Un limpide reflet de ciel pur ondoyait,
Et la paille entassée au soleil flamboyait.
Parfois, entr'ouvrant l'huis, sortait la vieille Angèle.
La bonne femme allait jusqu'au puits. La margelle,
Faite d'un grès toujours humide, froid et gris,
Soutenait un instant ses coudes amaigris,
Et la vieille semblait rêver dans le silence,
L'œil sur le câble noir où le seau se balance,
Et qui glissait bientôt entre ses doigts noueux.
Puis, élevant la jambe au lourd sabot boueux,
Elle penchait son front ridé sur la citerne,
Et la poulie alors criait. Dans un bruit terne,
Le seau heurtait l'eau sombre où se noircit l'azur,
Angèle, s'appuyant de ses genoux au mur,
Le retirait, les poings cramponnés à la corde,
Et partait, lentement, avec l'eau qui déborde,
S'inclinant de côté, le bras horizontal.
Sur ses pas ruisselaient des gouttes de cristal,
Un rayon entourait d'un fil d'or sa chemise,
Allumant sur sa tête une flammèche grise
De ses rares cheveux qui sortaient du bonnet.

Elle allait arroser son humble jardinet
Où verdissaient, parmi les groseilliers malades,
Les poireaux, et l'oseille, et les fraîches salades.

Et puis elle rentrait dans le sombre fournil.
Là, devant les chenets, se montrait de profil,
Dès qu'elle ouvrait la porte, un vieillard sans parole,
Fantôme décharné que son mutisme isole,
Et que la faux du Temps semble avoir oublié.
Le menton sur le sein, le corps roide et plié,
Tout le jour, il restait, là, dans la même pose,
Inerte, morne comme une insensible chose,
Les sabots dans la cendre et les mains aux genoux,
Sans que le moindre éclair de joie ou de courroux,
Un instant, réveillât sa pauvre âme endormie;
Plus brun, plus desséché qu'une antique momie:
Il était le plus vieux de tous les habitants
Du village. On disait: — Il a plus de cent ans! —
C'est le père d'Angèle. Elle-même est aïeule.
La voici qui revient dans la cour, triste et seule.
Son petit-fils travaille aux briques, à Vimy:
Son Bruno, beau garçon de dix-neuf ans, l'ami
De Jeanne qui longtemps l'avait nommé son frère,
Ignorant qu'elle fût d'une souche étrangère.
Partie au petit jour, sitôt que l'aube eut lui,
Toute heureuse, ce soir, Jeanne est auprès de lui.
Sauvage oiseau perdu, qui, loin de la couvée,
Chante au manoir d'Angèle, elle est, enfant trouvée,
Venue à ce foyer, frêle épave d'amour,
Au roulis du hasard échouer un beau jour.

C'est l'heure où, lentement, le soir gagne la grange.
Une ombre de velours monte au chaume que frange
Une crête de flamme, un suprême foyer
Qui, s'attardant plus haut, au faîte du noyer,
Baigne les verts rameaux de sa teinte vermeille:
Sombre, dernier regard de l'Astre qui sommeille;
En bas, les murs de brique, aux fraîcheurs des reflets

Tombant du bleu Zénith, sont froids et violets.
La vieille, dans la cour, est gravement assise
Auprès de son rouet à la quenouille grise
Dont elle tord les fils de ses doigts engourdis.
Le crépuscule met sur ses traits refroidis
L'unité d'un vieux marbre et l'auguste mystère
Qui simplifie et rend la forme plus austère.
Son œil plonge, immobile, aux temps qui ne sont plus.
Au clocher, tout à coup, tinte un clair Angélus:
L'aïeule, s'inclinant, abaisse sa paupière
Et des lèvres murmure une lente prière,
Puis reprend son rouet; mais toujours ses esprits,
Entraînés dans le vol des songes favoris,
Errent au loin. La nuit déjà répand sa brume;
Une étoile nouvelle à chaque instant s'allume;
Les oiseaux sont gîtés, parmi les rameaux noirs,
Sur l'aune et le noyer, et, du fond des manoirs,
Parfois s'élève encore une rumeur confuse:
L'heure est sereine et douce. Angèle se refuse
A quitter son vieux banc, et, sur le pan de mur,
Longtemps, se détachant comme un fantôme obscur
Dont l'étrange bonnet blanchit encor dans l'ombre,
Elle restera là, berçant son rêve sombre
Au ronflement dormeur du rouet dont le bruit
Monotone, longtemps, va frémir dans la nuit.